

Gaël Brunet

# la battue



la brune au rouergue

Extrait de la publication

## **Présentation**

Le chalet est perdu dans un paysage magnifique, avec le Mont-Blanc à l'horizon. Olivier est né et a grandi là, sur l'exploitation familiale. Pourtant, cela fait des années que ce trentenaire devenu parisien n'est pas revenu au village natal.

Mais, cet été-là, sur l'insistance de sa mère et celle de sa jeune compagne, il se décide enfin à renouer les liens avec les siens. Sous l'ombre imposante des montagnes, arriveront-ils à desserrer les tenailles du passé ?

## **Gaël Brunet**

*Né en 1975, Gaël Brunet nous dépeint les secrets, les douleurs et les rêves perdus d'une famille. Après Tous les trois, son premier roman remarqué, il s'impose comme un écrivain intimiste d'une grande subtilité. Il vit en Bretagne.*

## **Du même auteur au Rouergue**

*Tous les trois*, la brune, 2011.

© Éditions du Rouergue, 2013  
ISBN : 978-2-8126-0528-4  
[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

Gaël Brunet



La battue

la brune au rouergue



*Pour Mathilde, Pierre et Juliette*



« Je suis un Apache  
Je suis un Indien  
Auquel on a fait croire  
Que la montagne est loin »

Alain Bashung, *Je tuerai la pianiste.*





« Quelque chose qui ne varie ni le jour ni la nuit,  
pour qui le passé représente le futur,  
qui avance sur une ligne droite  
et pourtant, à l'arrivée, qui a bouclé la boucle »

Jean-Luc Godard, *Alphaville*.



Il est déjà plus de dix heures. Je m'extirpe de l'obscurité de la chambre et rejoins la cuisine emplies de l'odeur du café. Il reste l'équivalent d'une bonne tasse dans le fond de la ver-seuse. J'ai l'impression que cela ne m'était plus jamais arrivé depuis des années de me lever aussi tard. Dehors, l'agitation de la rue, la devanture de l'épicier d'en face, son étal gorgé de fruits d'été. Le soleil est déjà haut et ne laisse que des ombres courtes sur le trottoir.

Pour la troisième fois cette semaine, le chat n'a pas fini sa pâtée. D'après Anouk, il doit être malade, peut-être une intoxication après avoir avalé quelque chose qu'il ne fallait pas. Dans le fond de sa gamelle, il a laissé des morceaux entiers de bœuf et de canard parmi quelques boulettes visqueuses de légumes verts. Je le regarde former une boule de poils, immobile dans son panier matelassé écossais collé à la porte du balcon. Je me penche vers lui, cherche à entendre son ron-ronnement sans y parvenir. Ma main caresse le pelage de son

dos rond tandis qu'il relève la tête, entrouvre les yeux et émet un long miaulement plaintif.

Sous la corbeille à pain, le courrier de ma mère. Sur du papier fin orné d'une rose en haut à gauche. Je le relis, une nouvelle fois. Avec sa petite écriture en pattes de mouche, elle me demande de venir les voir. Elle explique avec des mots simples que cela fait trop longtemps et que la vie est courte. Elle a sans aucun doute raison. Mais sans l'insistance d'Anouk, aurais-je accepté cette invitation ? Je n'en sais rien. Peut-être pas. Le temps défait les liens, même les plus étroits.

Anouk ne connaît pas mes parents. Elle se plaint souvent que je ne lui parle pas d'eux. Elle veut en savoir plus sur ma vie, me pose des questions sur tout et rien, sur cette famille que je n'évoque jamais. Elle me demande des photographies de moi gamin, ces clichés-souvenirs que je n'ai pas. Je reste vague. Depuis que j'ai quitté la montagne, c'est une sorte de constante chez moi de rester vague. En dire le moins possible. Pour ne pas ouvrir une brèche dans le mur que je me suis efforcé de construire, pierre après pierre, depuis que je les ai laissées, les Alpes.

Ma mère a joint à sa lettre une photo de la dernière fête du village. Parmi les visages, certains ne me sont pas inconnus même si les noms m'échappent. Sur l'estrade décorée de guirlandes de fanions, des musiciens en nombre parmi lesquels je reconnais mon père et son accordéon. Il a vieilli. Son crâne s'est dégarni et son dos semble davantage voûté. J'observe les traits creusés de son visage, ses grosses mains sur l'instrument et ses yeux animés d'un vague sourire. Je ne me souviens plus l'avoir vu heureux.

En vrai.

Ou alors c'était il y a très longtemps. Une vie presque.

Depuis hier au soir, je suis en congé pour quelques jours. Il me reste juste à terminer deux devis et un dossier technique avant de les envoyer par mail. Je ne bouge pas de la journée. Un agent de la compagnie des eaux doit venir relever le compteur. Sur l'avis nous informant du passage, il est indiqué une intervention entre treize heures et dix-sept heures. Une fois n'est pas coutume, je sais qu'aujourd'hui le niveau d'imprécision ne m'atteindra pas.

L'agitation des semaines passées a cessé. Je ne pensais pourtant pas pouvoir prendre de vacances, invoquant le calendrier, les importants projets en cours. Anouk s'en est mêlée, argumentant sur le fait qu'il y avait aussi une vie à côté. Elle a eu raison. Tout est calme aujourd'hui. Depuis que je suis debout, j'ai l'impression de marcher sur du coton. Avancer au ralenti, sans but précis. Il me reste cette journée et la nuit prochaine pour me préparer à ce retour dans les Alpes. J'appréhende tout, le silence, mes gestes et ceux de mes parents, tout aussi maladroits, les hésitations, l'impossibilité de trouver les bons mots après tout ce temps, le jeu des regards. Celui de ma mère qui ne saura pas comment me faire savoir qu'elle m'aime malgré tout et qu'elle a souffert de mon absence. Celui insaisissable de mon père que je croiserai l'espace d'une seconde à chaque fois et que je ne pourrai retenir. Un regard fuyant, lesté du poids du passé. Je vais retrouver la montagne comme on plonge dans un bain d'eau glacée. Sans un bruit, en aveugle, la respiration presque coupée. Avec, au fond, le lit des souvenirs, des lambeaux de vie laissés là et dont on conserve la trace à tout jamais.

La concierge est prévenue de notre séjour. Je lui ai remis une clé de l'appartement. Elle se fait un plaisir d'aller nourrir le chat, arroser les plantes et relever notre courrier. Le téléphone

sonne. Je décroche et entends la voix d'Anouk qui me donne rendez-vous à dix-neuf heures trente précises. Dans le hall du théâtre. Je réponds que j'y serai sans faute. Sa voix enjouée me fait décrocher du fil de mes pensées.

Vers seize heures, l'agent de la compagnie des eaux fait son apparition. Il termine sa tournée. Son visage n'exprime rien d'autre qu'une morne lassitude. J'aimerais savoir ce qu'évoque le mien en ce moment. Peut-être la même chose. Nous échangeons trois mots sans intérêt sur le temps qu'il fait, la chaleur naissante. Je lui indique l'emplacement du compteur. Du bout des doigts, il enlève la fine couche de poussière qui recouvre la vitre minuscule. Il tapote ensuite avec rapidité sur le clavier de sa machine, vérifie en regardant par-dessus ses lunettes demi-lune le nombre qu'il vient d'inscrire, se montre satisfait et quitte les lieux en marmonnant quelque chose d'inaudible. Je ne trouve rien à dire et referme la porte sur ses pas.

Derrière la double porte vitrée, Anouk m'attend. À ses côtés, Estelle, danseuse comme elle, et Myriam, la chorégraphe. Dès le sas franchi, l'ambiance surchauffée des lieux me saisit. Anouk s'approche, me saute au cou et m'embrasse. Sa bouche est sucrée. Elle est déjà maquillée. Ses yeux brillent d'excitation. Je sais qu'elle a hâte d'en terminer avec cette tournée. Elle est fatiguée. C'est la dernière, ce soir. Sur un large poteau, l'affiche du spectacle. Quand la photo a été prise, Anouk avait les cheveux courts, à la garçonne. Elle les a laissé pousser depuis. Je la préfère ainsi. Un chignon haut retient sa chevelure brune aux légers reflets auburn. Un homme ouvre en grand la porte de l'entrée et la douceur du début de soirée pénètre à l'intérieur du hall, en même temps que celui-ci se remplit peu à peu des conversations du public arrivant en nombre. Myriam jette un rapide coup d'œil à sa montre et signale à ses deux danseuses qu'il est grand temps de rejoindre la loge. Estelle trépigne et cherche à maîtriser son stress en prenant de profondes

inspirations tandis qu'Anouk, le regard posé sur l'avenue grouillante de monde, enchaîne ses habituels mouvements de rotation des poignets. Je dépose un baiser dans la courbe nacrée de sa nuque avant qu'elle ne disparaisse, à la suite de Myriam et d'Estelle, par une porte de service.

Le théâtre est complet. Anouk évolue sur la scène, vêtue d'un ample drapé rouge et noir. Avec Estelle, elles enchaînent leurs mouvements à la perfection, guidées par le rythme de la musique. Avant de rencontrer Anouk, je ne connaissais rien à la danse contemporaine. Une journaliste de renom est venue pour leur dernière. Elles espèrent un bon papier. Sur la gauche, dans l'ombre, je remarque la présence d'un photographe. Je me surprends à compter les brefs éclairs du flash, une bonne douzaine. À la fin du spectacle, les applaudissements envahissent les lieux. Le public est debout et ovationne le duo féminin pendant son salut. Je suis heureux pour les filles. Heureux et fier. Elles l'ont tellement travaillée, cette chorégraphie. Je les retrouve dans la loge. Myriam a les yeux embués d'émotion. Elle ouvre une bouteille de champagne en même temps qu'Estelle nous rejoint, tout sourire. Nous levons nos verres et trinquons à la réussite de cette dernière date. En sortant du théâtre, Myriam propose de rejoindre des amis à elle dans un club de jazz situé non loin de là. Nous descendons le boulevard dans la nuit étoilée. Avec la main d'Anouk dans la mienne, je me laisse envelopper par l'air tiède de la ville, profite de l'instant présent et chasse l'idée du lendemain.

De retour chez nous, et malgré l'heure tardive, Anouk n'a pas sommeil. Elle est encore dans l'excitation de la soirée. En même temps qu'elle nous sert un verre de vin, elle me propose de regarder un film, opte pour *Lola* de Jacques Demy. Nous sommes blottis l'un contre l'autre et les images



défilent sous nos yeux. Elle adore la scène de la fête foraine, le jeu des émotions à la fois intenses et éphémères, ce ralenti incroyable quand Frankie, le marin de Chicago, porte à bout de bras Cécile, la jeune adolescente, qui s'élève dans un ciel lumineux, les cheveux dénoués. Une poignée de secondes. Un instant fugace volé au temps du réel. J'observe Anouk dévorer les moindres détails de la séquence qu'on a déjà vue et revue des dizaines de fois. Je ne suis pas complètement dans l'histoire, l'esprit ailleurs. Déjà là-bas, au milieu des montagnes. Je décompte le temps à passer dans le chalet familial. Cinq jours et quatre nuits, une éternité. Je redoute les retrouvailles avec mes parents. Revoir mon père. Aura-t-il changé ? J'en doute.

Nous ne dormons que quelques heures. Le réveil est difficile. Dehors, il fait encore nuit noire. Je prépare un café bien corsé. Par la fenêtre de la cuisine, mon regard se pose sur le trottoir désert qu'éclairent les hauts lampadaires. Je fixe un temps leur halo lumineux déchirant l'obscurité. Tout est silence. J'aimerais prolonger l'instant, faire en sorte que ce séjour savoyard ne soit qu'une idée jetée comme ça et oubliée la seconde d'après.

Pendant qu'Anouk se prépare, je descends remplir le coffre de la voiture avec nos bagages et les cadeaux que j'ai achetés en hâte pour les miens qui vivent là-bas, dans leur montagne lointaine. Les miens. L'expression résonne bizarrement en moi. Elle m'étonne presque. Je la prononce à plusieurs reprises. Les miens. Je la répète jusqu'à ce qu'elle ne veuille plus rien dire du tout. Vingt fois, trente fois. Jusqu'à cet instant où les mêmes mots trop répétés en viennent à se vider de leur sens.

À vive allure, l'autoroute nous éloigne de Paris. La voiture avale l'asphalte en même temps qu'Anouk vérifie le contenu de son sac à main. Sous nos yeux, les paysages se déstructurent dans l'obscurité qui s'efface. La ville diminue au fil des kilomètres jusqu'à disparaître avec la venue du jour. La nature a repris le dessus. Le vert des bois et le jaune des étendues de colza envahissent désormais la totalité de mon champ de vision. Je ressens l'impression saisissante d'un monde de moindre densité, vidé de ses excès. Au milieu des grands espaces des plaines franciliennes et des plateaux de Bourgogne, le tumulte de la capitale n'est plus qu'un vague souvenir fragile. Les bruits du dehors ont eux aussi disparu. Je n'entends plus que la voix d'Anouk qui fredonne à mes côtés en faisant mine de tenir un micro. Piaf, Reggiani, Brel et puis Ferré qu'elle adore. Elle s'applique en prenant sa voix la plus suave. À l'écouter chanter, le temps devient élastique, les minutes s'égrènent lentement, formant des heures infinies.

– Si tu veux faire plaisir à ma mère, chante-lui du Moustaki, c'est son artiste préféré. Anouk sourit et entonne les paroles du *Temps de vivre*. Elle s'arrête et me demande ce qu'aime mon père.

– Tu sais, à part le bal musette et les chansons paillardes, je n'ai pas le souvenir qu'il s'intéresse à grand-chose d'autre.

Anouk me regarde bizarrement puis reprend le chant avec *Le Métèque*. Elle s'arrête de nouveau. Son portable vibre. Un texto de Myriam la fait sourire. Encore quelques mots échangés sur le contenu des bagages, le coffre plein, l'oubli de ses sandales, le chat malade et elle incline son siège vers l'arrière pour dormir un peu.

Peu après Lyon, nous déjeunons sur une aire au parking bondé, à hauteur de L'Isle-d'Abeau. Le restaurant a été pris

d'assaut. Il n'y a plus une seule table de libre. Nous nous retranchons dans la cafétéria où nous achetons des sandwiches américains, une salade fraîcheur, un paquet de brownies et une bouteille d'eau minérale enrichie en magnésium et en oligoéléments, aux dires d'Anouk qui lit méticuleusement l'étiquette. Devant la caisse, avant de régler nos achats, elle me vante les mérites de cette eau sur l'organisme. Je feins de l'écouter sans discerner complètement le sens de son propos. Je suis déjà ailleurs, dans ce chalet familial perdu au milieu des montagnes. J'anticipe la scène, celle où je vais revoir mon père. J'imagine ces retrouvailles dans le plus grand silence. Faudra-t-il que nous nous embrassions ou tout juste nous serrer la main ? Quels mots vais-je avoir ? Et lui ? Je ressens déjà l'intensité de l'instant, mon ventre noué et ma gorge prise dans un étau d'émotion rendant impossible l'émission du moindre mot. Chacun des gestes imaginés me semble improbable. Je ne parviens pas à visualiser de façon nette ces instants. Tout me semble flou, indistinct. Comme on sort d'un rêve imprécis, au petit matin, et dont on se sait pas dire s'il était bon ou mauvais.

Nous regagnons la voiture pour avaler en hâte notre minuscule repas industriel. Anouk mange avec appétit. Pas moi. J'observe ses dents blanches fendre avec envie la croûte de la baguette. Elle me sourit la bouche pleine, en cherchant au fond du sac une serviette en papier. Je m'accroche à ses yeux et m'y nourris. Aujourd'hui, cela me suffit. Sur la route, il y aura bientôt cette ombre imposante des montagnes et les bourrasques de vaudaire qui nous viendront de l'est, ricochant sur les premiers sommets alpins, avant de fondre plus vite et plus loin, là-bas, sur le Léman.